

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1915. Chapitre IX : « Le printemps ».

L'hiver était passé, le printemps venait et, comme dit Tolstoï dans le merveilleux début de *Résurrection*, « le printemps était toujours le printemps », même en Belgique. Place de l'Industrie, les jeunes feuilles brillaient d'un vert vif, les tendres bourgeons tombaient doucement sur le pavé humide. Le marché aux fleurs de la Grand-Place s'étalait, une fois de plus, dans tout l'éclat de ses couleurs. Passant un matin rue de la Paix, j'entendis une guitare, et bientôt je vis un gentil gamin, de quinze ans à peine, qui jouait haut et triomphalement la *Marseillaise* défendue ! Les fenêtres s'ouvrirent, il y eut des rires charmés, des battements de mains, une pluie de monnaie sur le trottoir et les fenêtres se refermèrent.

Le long de l'avenue Louise, sous les marronniers en fleurs, la population aspirait les effluves printaniers, jouissait du soleil après le sombre hiver. Des soldats allemands devant les cafés buvaient leur bière, comme chez eux, mais les passants poursuivaient leur promenade aussi tranquillement que si ces soldats n'existaient pas : c'était leur façon de les supprimer.

Impossible de résister aux tentations de la campagne, de la brume lumineuse, de l'air tiède, du ciel sans nuage, vierge même de ces vilains ballons captifs, les saucisses qui le déparaient d'ordinaire.

Au carrefour des huit routes, nous pénétrâmes, par une belle journée, dans les bois remplis de verdure tendre, de fleurs et d'oiseaux. Au loin des fûts tombaient avec un fracas solennel: de rusés paysans les abattaient subrepticement. Nous nous engageâmes sous une avenue de nobles sapins déployant vers le bas leur ombre fraîche, comme en nos bois du Michigan, et découvrîmes une clairière où des hectares de sapins gisaient à terre. Triste spectacle, il faut si longtemps pour faire un arbre ! Les troncs gisaient en rangs fauchés, chargeant l'air d'odeurs balsamiques. Le vieux bûcheron flamand, les mains noires de résine, prit un moment de repos, s'appuyant sur la hache qui venait d'élaguer les branchages, et nous expliqua qu'il travaillait sur l'ordre des Allemands. Où iraient ces arbres ? Il hocha gravement la tête.

Hors des bois, sur la colline, au-dessous et autour de nous, des kilomètres de petits champs déployaient au soleil leur doux tapis vert, rouge, brun, et tout à coup, juste au-dessus de l'horizon, j'aperçus une tour élancée et les quatre ailes d'un moulin à vent tournant paresseusement sous la brise ; je reconnus la flèche et le moulin que nous observions avec tant d'intérêt et d'émotion de la

terrasse de Bois-Fleuri, en cet été de jadis : *Christminster*, comme il nous plaisait d'appeler cette ville inconnue, blottie au mystérieux horizon. Les paysans tenaces labouraient leur champ, avec quel courage et quelle foi ! Une belle et robuste paysanne s'arrêta pour bavarder avec nous, heureuse de cette excuse au repos. Les hommes hâlés qui travaillaient avec elle s'arrêtèrent aussi ; plus loin, d'autres laboureurs, rentrant chez eux, disparaissaient derrière la coline. Au risque de perdre une illusion nous continuâmes, sur une route aussi défoncée que celle d'Ohain, bordée d'anciennes mesures et d'humbles chapelles, jusqu'à *Christminster* qui apparut brusquement au tournant de la route. Cette fois, la réalité répondit au rêve. Nous entrâmes dans ce joli village de Duysbourg (Duisburg), avec son église du XVIII^{ème} siècle, sa vieille pompe communale, ses essaims d'enfants curieux et, un peu plus loin, ses vieux murs débordant de cerisiers en fleurs. Les rayons du soleil traversaient obliquement les champs, enveloppant chaque toit, chaque contour d'une auréole, effet que favorise l'humide atmosphère de ces Pays-Bas. A l'entrée de Tervueren, dans un vallon sous un vieux château, nous vîmes une grotte en pierres avec une chapelle ; trois cierges y dardaient leurs flammes pointues sur un fond noir, devant une fille agenouillée, qui priait.

Mais à Tervueren, voici de nouveau les figures grises qui ont envahi ce joli pays et fait perdre aux

hommes la foi et l'espérance. Une sentinelle nous arrête et, d'un geste, nous congédie. Une compagnie de soldats aux lourdes bottes jette la panique dans un troupeau qui s'éparpille aux deux côtés de la route. Un escadron de uhlans aux lances ornées de banderoles noires et blanches galope à travers les champs qu'on vient de labourer et fait fuir les paysans terrifiés.

Le jour baisse sur les campagnes. Au-dessus de Bruxelles, dans le ciel brouillé, deux vilains ballons captifs servent de repère aux zeppelins qui rentrent de leurs raids ; la canonnade arrive du front lointain, de France.

Parfois nous allions jusqu'à Mariemont déjeuner chez Raoul Warocqué.

Pauvre Warocqué ! Il fit beaucoup pour son pays. Son château servit de quartier général à la C. R. B. Le délégué, M. Carstairs, y vécut, et le drapeau américain y flotta jusqu'à ce que le *Kreischef* fît des objections. Et au milieu de ses trésors, entouré de sa bibliothèque, une des plus belles de Belgique, et de ses souvenirs de voyage, Warocqué dépérissait, et les soucis, les chagrins de la guerre précipitèrent sa fin. Il en vint à n'avoir plus qu'un désir ; voir le retour du Roi, et ce voeu ne fut pas exaucé !

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur Paul de Reul, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « page de titre » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « *Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges.* »
Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Notes.

Traduction française : « *Le printemps* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre IX (1915) in ***La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*** ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 201-203. D'après **Brand Whitlock** (1869-1934), ***Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative*** ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre **71** (« *Spring* »), volume 1, pages 362-369, notamment à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2071.pdf>

Ce serait intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit des mêmes dates dans son ***Journal de guerre (Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918)*** :

[http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal de %20guerre de Paul Max bdef.pdf](http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de_%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf)

Pour les personnes comprenant la langue néerlandaise, il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : Virginie LOVELING (1836-1923) dans son « ***In oorlogsnood*** ». Voir, e. a. :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

La version intégrale est disponible et peut être téléchargée gratuitement à l'adresse :

<http://edities.kantl.be/loveling/>